

DIAPASON NO. 501 (France), Michel Roubinet, 03/2003

DIAPASON 5

L'étrangeté d'un musicien irrégulier, complexe d'infériorité à l'égard de Reger : les clichés sont aussi faciles qu'en partie inefficaces pour cerner la personnalité de Karg-Elert et l'originalité de son apport au répertoire de l'orgue. Il est vrai que chaque fois qu'il reprend une forme portée à son paroxysme par le génie de Reger, Karg-Elert apparaît moins foncièrement créatif, moins à l'aise dans la mise en forme implacable d'une dramaturgie qui, pourtant, lui semble presque une seconde nature, son goût du chromatisme tourmenté des postromantiques lui ayant inspiré des pages d'une réelle envergure. C'est ici le cas des Opus 85 (1910 - reprise de la première Kanzone avec trompette obligée), 87 (1913), 143 (1930) et 150 (1931), ce dernier drastiquement retouché (« viabilisé ») par Piersig pour l'édition et le concert : exemple type de l'oeuvre potentiellement inépuisable mais concrètement inaboutie (épineuse question que celle de la légitimité des révisions de l'éditeur). Partout un souffle épique, riche d'une stimulante imprévisibilité et d'une invention également en proie à des ruptures d'intensité : les grandes fugues en forme d'inextinguible crescendo de Reger demeurent désespérément inégalées, tout cliché ayant sans doute sa part de vérité. Karg-Elert s'affranchit néanmoins dans des pièces comme les six Cathedral Windows (1923), où l'on retrouve en quelque sorte l'air du temps, celui de la réforme cécilienne d'un Bossi. Plus guère de chromatisme mais une tonalité-quasi-modalité en quête d'expressivité revendiquée, de même dans les grandes pages avec violon, un rien sentimentales (lucide, Karg-Elert avouait aimer ces senteurs d'encens) mais d'une irréfutable beauté plastique », tout comme l'Epilog de l'Opus 85 no. 3, avec quatre voix de femmes. Si les interprètes, vrais connaisseurs de cet univers où tant reste à découvrir, rendent à égalité justice à Karg-Elert, une différence de séduction transparaît, laquelle tient à une moindre projection des timbres, assourdis, du Frobenius d'Aarhus, Fagius oscillant entre réserve (très musicale) et une fougue singulière, cependant que Elke Völker, la musicienne retrouvant le même Sauer que pour son volume 1 (avec la symphonie), bénéficie d'un impact sonore plus probant, soutien d'une flamme et d'une poésie sans faille.